

## Fiction

---

Number 120, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61116ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2010). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 15–23.



**Marie-Renée Lavoie**  
**LA PETITE ET LE VIEUX**

XYZ, Montréal, 2010, 236 p. ; 24 \$

Ce premier roman a déjà valu à son auteure un concert d'éloges, notamment de Pierre Foglia, qui trouvait les deux protagonistes « a-do-ra-bles ». Par sa facture et son propos, *La petite et le vieux* risque bien de s'attirer un large lectorat.

Comme *L'attrape-cœur*, *Zazie dans le métro* et *La vie devant soi* – trois romans avec lesquels la parenté symbolique du livre est évidente –, *La petite et le vieux* promène, sur l'existence quotidienne, le regard d'un narrateur enfant. La romancière nous transporte à Limoilou (son quartier natal) au début des années 1980. À l'époque, une horde de patients de l'asile Saint-Michel-Archange ont obtenu leur « congé », et cette désinstitutionnalisation massive a inspiré à la romancière une faune de personnages, tous plus colorés les uns que les autres. La plus touchante est peut-être Jacinthe, alias « Marie-Madeleine ». Sa vie, à la petite semaine, consiste à aller sans cesse se procurer du café au dépanneur de Monsieur Papillon, sans jamais parler à quiconque.

La petite, c'est Hélène, la narratrice du récit, qui préfère se faire appeler « Joe », émulant ainsi son héroïne de dessins animés préférée, Lady Oscar. Comme elle, Joe

est résolue à devenir une femme qui joue à l'homme. Le roman relate l'émouvant parcours de sa « féminité récalcitrante ». Le vieux, quant à lui, c'est Monsieur Roger. Vieux *schnoque* au cœur d'or, il passe son temps à attendre la mort, à boire de la bière et, mine de rien, à veiller sur Joe.

La grande richesse du livre de Marie-Renée Lavoie tient à l'intensité des relations entre Joe et ses trois sœurs, sa mère – qui ponctue ses phrases d'autoritaires : « Cé toute ! » –, son père – un discret naufragé de la vie –, ainsi que Monsieur Roger, à qui la fillette refile une édition écornée du *Vieil homme et la mer*. Récit des initiations mutuelles, ce roman, on l'aura compris, est un vibrant hymne à la littérature, à la vie et aux gagne-petit.

Patrick Bergeron

**Joyce Maynard**  
**LONG WEEK-END**

Trad. de l'américain par Françoise Adelstain  
Philippe Rey, Paris, 2010, 285 p. ; 37,95 \$

Henry, treize ans, vit avec sa mère depuis le divorce de ses parents. Bien qu'il voie la nouvelle famille qu'a fondée son père chaque semaine, Henry s'y sent comme étranger : « [...] ma famille, c'était ma mère, Adele, et moi, point barre ». Étrange famille pourtant, très fermée et repliée sur elle-même : Adele ne sort jamais, prend

son fils comme confident et ne peut supporter la vue des bébés. Aussi, en cette fin des vacances d'été, Henry, désœuvré, se réjouit-il d'accompagner sa mère au centre commercial. C'est là qu'il est interpellé par un étranger blessé. Il s'agit de Frank, tout juste évadé de prison, qui demande l'hospitalité. Et voilà que, contre toute attente, Adele accepte d'héberger le prisonnier en cavale.

Commence alors le long week-end de la fête du travail pendant lequel Adele, Henry et Frank font connaissance. Et peu à peu s'établit un climat de connivence et une inhabituelle activité s'amorce dans cette maison où l'ennui a depuis longtemps élu domicile. Les heures passant, Henry se réjouit de voir sa mère s'ouvrir enfin et nouer une relation avec Frank. Mais, un pied encore dans l'enfance, il s'inquiète... « En vérité, je voulais qu'elle soit heureuse. Simplement, je voulais qu'elle soit heureuse avec moi. »

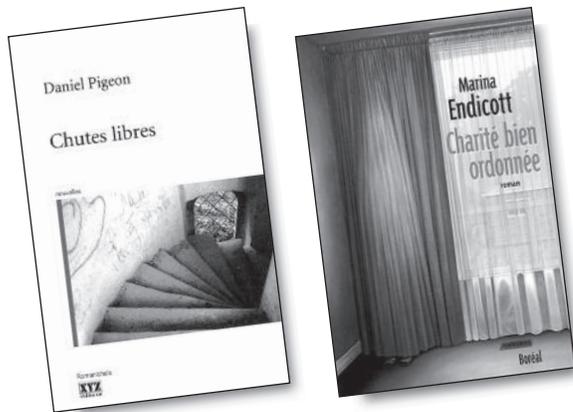
Joyce Maynard traite avec doigté d'une période trouble de la vie, l'adolescence avec son cortège d'interrogations. *Long week-end* est un récit sobre qui explore avec finesse l'imaginaire d'un gamin tiraillé par les changements de l'adolescence et dont les rêves, éclipsés par des problèmes d'adulte, peinent à franchir le seuil de sa maison. Voilà l'histoire d'une rencontre étonnante et déterminante.

Sylvie Trottier

**Daniel Pigeon**  
**CHUTES LIBRES**

XYZ, Montréal, 2010, 158 p. ; 22 \$

Depuis une quinzaine d'années, Daniel Pigeon poursuit, sous le radar médiatique, une œuvre originale dans le corpus québécois contemporain. Influencé par la littérature latino-américaine, l'écrivain met en scène le Brésil tant dans ses éléments les plus exotiques (plage, sexe, candomblé, violence) que singuliers (tensions sociales, mobilité), fruits d'une réelle connaissance du pays et de sa littérature. Il est certes moins connu dans ce créneau intéressant que Pierre Samson, mais ses romans *La proie des autres* et *Dépossession* possèdent une force et un souffle mieux maîtrisés



que ce que fait Claire Varin à partir d'une même expérience. Nouvelliste de métier, il récidive avec *Chutes libres*, recueil qui puise, à la manière d'*Hémisphères* qui entamait sa carrière, à la fois dans le contexte actuel québécois (affirmation homosexuelle, violence des gangs, sexualité extrême) et dans les nouvelles pratiques culturelles mondialisées où les échanges avec l'Amérique latine sont mises à profit pour ouvrir l'imaginaire national.

L'intérêt du recueil tient moins à son organisation centrée sur diverses thématiques qu'à la description brute, sans moralisme, d'un monde dominé par la sexualité, le désir, l'imagination débridée, la transgression banale, que ce soit ici ou ailleurs. Les nouvelles adoptent fréquemment l'effet du témoignage et c'est dans cette tonalité que Pigeon brille, parce que les aveux que les personnages évoquent sont ambigus, et par là intrigants. Ses

nouvelles succinctes manquent parfois de tension et d'effets, puisque son style tend à un certain lyrisme et à une cadence créée par l'accumulation, éléments qui s'affirment mal dans la brièveté, mais le talent de raconteur ressort dans ses récits plus substantiels, laissant place aux apartés, aux jeux sur les temporalités et aux retournements.

L'autobus est un lieu d'observation privilégié, où l'impromptu survient, où les inconnus se toisent, et c'est là que Pigeon produit ses textes les plus convaincants, dont « D'absence et d'amertume » et « Frissons », qui mettent en parallèle l'expérience culturelle du transport collectif en Amérique latine et à Montréal. Au contraire, lorsque le nouvelliste opte pour l'intervention sociopolitique (parade de la fierté gaie, malbouffe, etc.), ses récits tombent dans les clichés, dans les propos transparents. Heureusement, le recueil a

le mérite de construire une réalité transnationale en jumelant sans complaisance les expériences du continent sous l'angle d'un imaginaire de la fin.

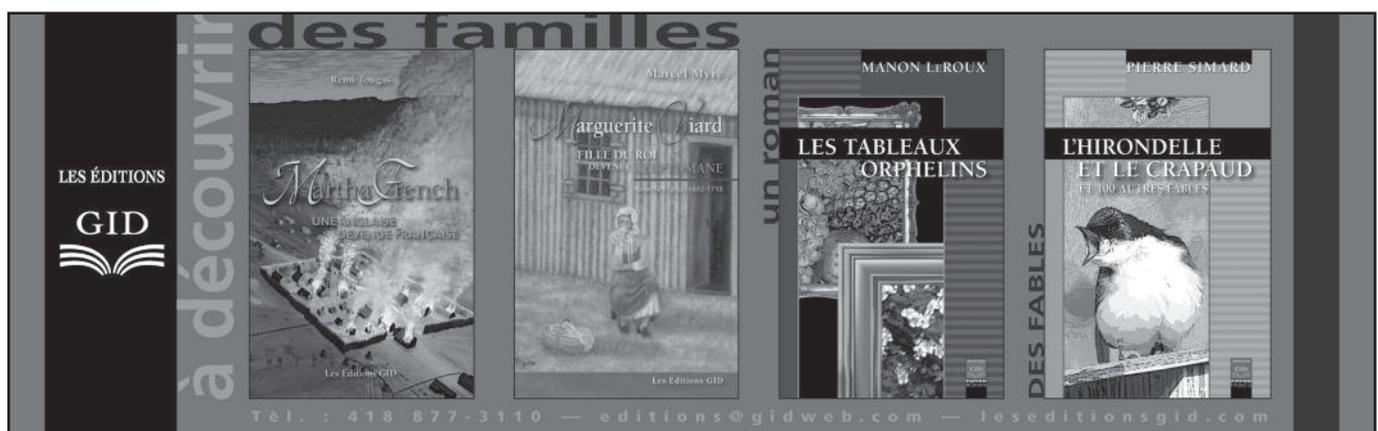
Michel Nareau

**Marina Endicott**  
**CHARITÉ BIEN ORDONNÉE**

*Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

Boréal, Montréal, 2010, 490 p. ; 27,95 \$

Clara Purdy s'étirole depuis le décès de sa mère dont elle prenait soin. Entre son travail ennuyeux dans une compagnie d'assurances, la maison vide dont elle a hérité et les messes célébrées par le prêtre anglican Paul Tippett, rien ne se passe pour cette femme divorcée et sans enfant qui amorce la quarantaine en solitaire. Un jour, pourtant, sa vie monotone éclate à l'intersection d'une rue de Saskatoon alors qu'elle entre en collision avec une Dart brinquebalante dans laquelle voyage la famille Gage vers le nord de l'Ontario où le père, Clayton, a encore une fois trouvé un nouveau travail. Malgré les vociférations de celui-ci, ni lui, ni ses trois jeunes enfants, ni sa vieille mère n'ont été heurtés. Seule la mère, Lorraine, doit être transportée à l'hôpital pour des blessures superficielles. Des examens plus poussés révèlent toutefois une leucémie à un stade avancé. Se sentant coupable de l'accident – bien que Clayton ait brûlé le feu rouge –, Clara décide d'accueillir la famille chez elle pendant les traitements de Lorraine qui recevra une greffe de moelle osseuse de son frère Darwin accouru d'on ne sait



où. Incapable de faire face à la situation, l'irresponsable Clayton prend la poudre d'escampette et Clara se retrouve flanquée d'une fillette de huit ans, d'un garçon de cinq ans et d'un bébé de quelques mois, sans compter la vieille mère de Clayton, éternelle insatisfaite et cleptomane. Pourtant, tandis que Lorraine traverse des mois d'enfer, Clara découvre une nouvelle raison de vivre dans le chaos qu'est devenue sa vie et dans sa relation amoureuse avec Paul. Mais un lundi, Lorraine, en rémission, obtient son congé de l'hôpital...

Deuxième roman de la Canadienne Marina Endicott, *Charité bien ordonnée* propose une nouvelle variation sur le thème de la vertu. Mais là où un Yves Beauchemin ironisait sur les manifestations de bonté un peu grandiloquentes de son personnage Guillaume Tranchemontagne dans *Les émois d'un marchand de café*, la lauréate du Commonwealth Writers' Prize régional (Canada et Caraïbes) et finaliste du Scotiabank Giller Prize aborde la question sous un tout autre angle. Le lecteur est d'ailleurs un peu désarçonné devant l'étrange écart qui existe entre l'(in)vraisemblance de l'événement déclencheur – installer toute une famille de purs étrangers récalcitrants et ingrats chez soi pendant de longs mois – et le réalisme des petits événements quotidiens subséquents qu'on suit comme une chronique des mille et un faits anodins de la vie d'une mère ordinaire. Avec le chapelet de détails qui en tisse la trame, on imagine ainsi facilement une adaptation de l'œuvre d'Endicott en téléroman dans lequel rires et larmes se multiplie-

## 30<sup>e</sup> titre de l'auteur

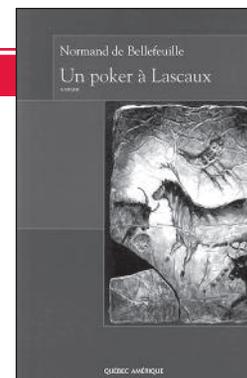
Ce trentième ouvrage de Normand de Bellefeuille fait penser aux *Belles-sœurs* de Tremblay transposées dans un roman de Jean-Paul Dubois. On y suit un quatuor de ménagères montréalaises au parler truculent. Gabrielle, Alice, Fleurette et Rita se rendent en Dordogne, afin de visiter la grotte de Lascaux qu'elles ont longtemps imaginée tout en jouant au poker et en buvant du sherry. Or, nous sommes en 1963 et la grotte devient interdite au public le jour même où les quatre matrones y débarquent. Ce long voyage ne leur aura servi qu'à ramener des diapositives et un jeu de cartes plastifiées.

Les déboires du quatuor ne forment qu'une partie du livre de Normand de Bellefeuille. Un autre récit nous présente, à quelque 40 ans de distance, le quotidien de Simon, fils de Gabrielle et petit-fils d'Alice. Simon est un écrivain hanté par Lascaux. Sa compagne, Raphaëlle, vit de traductions ayant trop peu à voir, à son goût, avec la littérature.

*Un poker à Lascaux* contient quelques passages savoureux, comme celui où une cliente de librairie, à la recherche d'un livre sur Jean-Paul II, se fait malicieusement orienter vers un roman de Jean-Paul Dubois. De Bellefeuille multiplie les clin d'œil : à la mise en abyme, façon gidienne (Simon travaille à un livre intitulé *Un poker à Lascaux*) ; à un jeune romancier terre-neuvien, Joel Hynes, renommé Noël Fynes, et dont le roman *Right Away Monday* est devenu *Right Away Friday*. Plus narcissiquement, de Bellefeuille renvoie à ses propres livres, tels *Nous mentons tous* (rebaptisé *Vous mentez tous*) ou *Lascaux*. La grand-mère, Alice, sort tout droit du recueil de nouvelles *Ce que disait Alice* (1989).

En refermant *Un poker à Lascaux*, on a l'impression que l'auteur a couru plusieurs lièvres à la fois. Un secret de famille jamais élucidé, la métaphore filée du bluff, un va-et-vient chronologique, le deuil de la bien-aimée, un rapport mystérieux avec le père... On s'y perd. *Un poker à Lascaux* semble avoir placé trop haut la mise.

Patrick Bergeron



### Normand de Bellefeuille UN POKER À LASCAUX

Québec Amérique, Montréal, 2010, 197 p. ; 19,95 \$

## Hamac : un plaisir renouvelé



216 PAGES, 21,95\$, ISBN 978-2-89448-622-1

**À la française**

FEUILLETAGE EN LIGNE : **3129**



204 PAGES, 19,95\$, ISBN 978-2-89448-633-7

**À la britannique**

FEUILLETAGE EN LIGNE : **3031**



152 PAGES, 17,95\$, ISBN 978-2-89448-634-4

**À la japonaise**

FEUILLETAGE EN LIGNE : **3027**



www.hamac.qc.ca

Membre de l'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

poésie, haïku, roman



raient. Le lecteur ne sera peut-être pas non plus tout à fait convaincu par les remarques de Lorraine – le personnage qu'on connaît finalement le moins et dont on saisit mal la personnalité et les motivations – envers Clara lors de sa sortie de l'hôpital.

Raconté alternativement selon le point de vue de chacun des nombreux personnages, *Charité bien ordonnée* se lit cependant avec un certain plaisir grâce sans doute à la traduction fluide de Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Au bout du compte, on peut néanmoins se demander si Marina Endicott n'a pas plutôt écrit une ode à la maternité qu'un roman sur les différents visages contradictoires de la bonté et de l'ingratitude.

Linda Amyot

**Carole David**  
**MANUEL DE POÉTIQUE À L'INTENTION DES JEUNES FILLES**  
 Les Herbes rouges, Montréal, 2010,  
 77 p. ; 14,95 \$

On peut reconnaître les traces d'un combat dans l'écriture de Carole David, mené contre une conception éculée et persistante de la poésie, que continue de transmettre l'adjectif décollé du genre tel qu'il s'est défini à l'époque romantique : est poétique, selon la définition du *Petit Robert*, ce « qui émeut par la beauté, le charme, la délicatesse ». Le refus de concourir à la promotion de l'idéal, du parfait ou de l'éthéré est une constante de l'œuvre de David, et il s'articule nettement dans son dernier recueil, *Manuel de poésie à*

*l'intention des jeunes filles* : « Qui a dit que la poésie était un parfum vaporisé sur les taches de vin ou de sperme ? » Un refus qui se révèle ici porté par un sens de responsabilité à l'égard des jeunes filles auxquelles s'adresse ce « manuel », qu'on abreuve d'un imaginaire de contes de fées qui ne peut que les conduire à la désillusion et à la défaite : « Minuit, pleine de rage, je parcours les allées du marché. / Il n'y a ni carrosse, ni citrouille, ni cow-boys / sur leurs grands chevaux pour me redonner vie / (Sam Shepard a disparu) ».

L'exergue de Jacques Chirac donne le ton : « J'adore la poésie parce que c'est facile à lire et c'est bien en avion ». Ce sens de la dérision manifeste le désir de faire descendre pour de bon le genre de son piédestal. Le manuel de David insiste sur les aspects concrets d'une pratique de la poésie ; alors que les deux premières parties rendent hommage aux écrivaines, aux artistes et aux icônes dont les voix et modèles de résistance accompagnent l'auteure dans l'écriture et dans la vie, en de courts poèmes qui signalent une intelligence fine des démarches et postures existentielles de chacune, les sections suivantes portent sur les circonstances matérielles du métier que sont les rencontres de poètes, le travail de traduction et l'enseignement. La professeure nous accueille dans sa salle de classe et, parmi les étudiants, nous apprenons avec bonheur à entrer dans un poème. Les poèmes de la dernière section, « Kitchen Song », montrent finalement comment l'écriture peut devenir l'outil d'un accroissement du

*Nouveautés pour la rentrée*

Tél. : (506) 382-1367 Téléc. : (506) 854-7577  
 boutonoracadie@nb.aibn.com

www.boutondoracadie.com

rapport vécu aux réalités quotidiennes. Car, ici, art d'écrire et art d'habiter vont de pair ; imaginant un dialogue entre les poètes Sylvia Plath et Ann Sexton, David écrit : « J'écoute leur conversation féroce, je suis derrière, / subjuguée par leur maîtrise des mots et de l'art ménager ; / émue je m'incline devant leurs voix. / Je n'ouvri-  
rai pas le gaz de la cuisinière ».

Ève Dubois-Bergeron

**Carmen Leblanc**  
**FRAGMENTS DE CIEL**

David, Ottawa, 2010, 66 p. ; 12,95 \$

Auteure de brèves, de nouvelles et de poésie, Carmen Leblanc s'est découvert avec le temps une passion pour le haïku. Cette passion lui a valu le premier prix de l'Association de promotion du haïku et de la Maison de thé Chajin de Paris pour un poème sur le thé. *Fragments de ciel* suit son premier recueil de haïkus paru en 2008 : *Nid de brindilles*.

Les courts poèmes de *Fragments de ciel* ébauchent des instants capturés çà

et là, sur les thèmes universels que sont les saisons, la nature, la beauté, les escapades et la mort. D'ailleurs, certains de ces thèmes sont repris dans ce poème final : « [A]u-dessus des villes / au-dessus des champs / des fragments de ciel ». C'est un des beaux poèmes du recueil.

Quelques fragments poétiques tapent dans le mille ; j'ai déniché au fil de la lecture des trouvailles, de petits coups de cœur. Par contre, d'autres textes, plus faibles, me laissent tiède, pour ne pas dire de marbre. Les meilleurs sont sans doute ceux qui sous-tendent une toile de non-dits, qui effleurent une marée de détails, en même temps qu'ils restent totalement branchés à une réalité concrète, ancrée dans l'espace-temps. Et de ce type de texte, il y en a, mais trop peu, dans *Fragments de ciel*.

L'art du haïku est d'abord, d'après moi, un art d'observation. Ensuite faut-il savoir transposer le tout en une poésie qui frappe l'imaginaire, l'intellect, mais surtout la mémoire sensorielle... et seulement à ce moment, on fait mouche. Dire

simplement, oui, mais avec grande justesse, sans un mot de trop. Il s'agit d'un art difficile, que peu de poètes maîtrisent réellement ; certains y arrivent par la grâce d'un instant, mais la magie n'opère pas nécessairement dans le texte suivant.

Un recueil à lire, certes, mais qui laisse un peu sur sa faim.

Mélanie Rivet

**Paul Verhaeghen**  
**OMÉGA MINEUR**

Trad. de l'américain par Claro

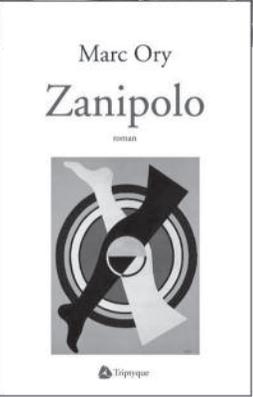
Le cherche midi, Paris, 2010, 740 p. ; 39,95 \$

Brillant. C'est le premier mot qui vient à l'esprit quand on a refermé *Oméga mineur*. Brillant et ambitieux. Comment qualifier autrement un roman qui mélange théories scientifiques pointues, mythes grecs et cosmogonie hindouiste avec la reconstitution minutieuse de la persécution juive sous les nazis et la course à l'arme atomique ? L'intrigue, impossible à résumer tant elle comporte de personnages et de sous-développements, met en


**Triptyque**
**NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2010**
www.triptyque.qc.ca  
tél. : (514) 597-1666



**FANNIE LANGLOIS**  
**Une princesse sur l'autoroute**  
roman 123 p., 18 \$



**MARC ORY**  
**Zanipolo**  
roman, 134 p., 18 \$



**LUCIE LEDOUX**  
**Un roman grec**  
roman, 106 p., 18 \$



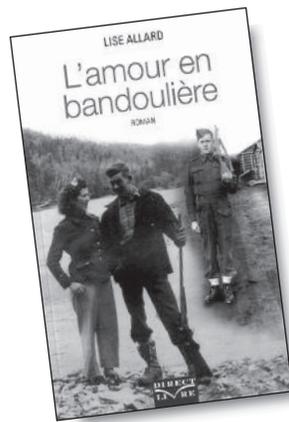
**MAXIME LEJEUNE**  
**Le traversier**  
roman, 265 p., 23 \$

l'écrit, roman

scène trois personnages principaux : un vieux Juif berlinois rescapé d'Auschwitz, Jozef de Heer, un physicien allemand exilé aux États-Unis avant la guerre, Paul Goldfarb, et un jeune psychocogniticien néerlandais chargé de recueillir les souvenirs du vieux Juif, Paul Andermans. Des trois, c'est l'histoire de Jozef de Heer qui sert d'épine dorsale au roman.

Arrivé à Berlin avec ses parents au début des années 1930, Jozef nous fait revivre la montée de l'antisémitisme hitlérien depuis les vexations et humiliations cruelles jusqu'aux lois raciales faisant des Juifs des parias sur le territoire allemand. Ayant échappé à la déportation – contrairement à ses parents –, il erre dans le Berlin clandestin des théâtres burlesques et des bars louches jusqu'à sa capture et sa déportation à Auschwitz. Entre-temps, il aura fait l'apprentissage de la sensualité et découvert les affres de l'amour. Après la guerre, il deviendra un illusionniste célèbre et sera un important artisan du mur de Berlin.

Parallèlement à l'histoire de Jozef de Heer, on suit celles de Paul Goldfarb, exilé aux États-Unis dans les années 1930 pour fuir la persécution nazie, et de Paul Andermans, venu poursuivre des études postdoctorales à Potsdam à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Outre leurs préoccupations professionnelles respectives – le projet Manhattan pour Goldfarb et les théories de la mémoire pour Andermans –, on



connaîtra surtout d'eux leurs passions amoureuses et érotiques pour des femmes fortes et indépendantes. Andermans permet à l'auteur d'aborder la question de la montée du néonazisme en Allemagne et Goldfarb détient la clé du très étonnant dénouement du livre.

L'oméga mineur du titre réfère à la constante cosmologique d'Einstein dont la valeur, si elle était connue, permettrait de déterminer le sort qui attend notre univers. Plus grande que un, elle garantirait son expansion continue jusqu'à son extinction ; plus petite, elle annoncerait son implosion finale. Sur cette question de la précarité du monde, Paul Verhaeghen a non seulement conçu un passionnant roman historique aux accents de polar, mais il propose en supplément une méditation roborative sur la permanence du mal et le silence de Dieu, sur les mécanismes de la mémoire et la nécessité de l'oubli, sur la trahison et la fidélité.

Baroque, touffu, érudit, parfois ardu mais toujours captivant, *Oméga mineur* est un tour de force littéraire comme on en lit peu souvent.

Yvon Poulin

**Lise Allard**  
**L'AMOUR EN BANDOULIÈRE**  
Direct Livre, Sherbrooke, 2010,  
207 p. ; 19,95 \$

*L'amour en bandoulière* est présenté comme un roman basé sur « une histoire vraie » illustrant « la victoire de l'amour sur la mort ». Lise Allard y raconte le « vécu » de son père Antonio, dit Fit, et expose le « courage » et la « détermination absolue pour le droit à la vie et à la liberté » (quatrième de couverture) dont il a fait preuve lorsqu'il choisit de désertier l'armée canadienne, en avril 1942.

Le parti pris narratif est donc clairement affiché : l'image négative du déserteur, qui pose en soi « un acte de lâcheté », est ici déglacée de l'aura d'infamie qu'elle connote naturellement et se présente au contraire comme « le fruit d'une décision courageuse, une question de respect de soi et des autres ». Le personnage d'Antonio fait ainsi figure de véritable héros, tout de qualités vêtu et digne en tout point de sa belle et vertueuse Jeanne.

*L'amour en bandoulière* n'est pas sans rappeler certains aspects du roman québécois du XIX<sup>e</sup> siècle : présence d'un couple de protagonistes monolithiques, atmosphère souvent manichéenne, *happy end* du mariage terminal ; dimension ethnologique également, car le narrateur fait à

**Guérin** Montréal Toronto

Cette nouvelle publication est une version révisée, augmentée et mise à jour du *Dictionnaire des cooccurrences*. Elle comporte 5000 entrées, soit 800 de plus que le *Dictionnaire des cooccurrences*, ainsi qu'un plus grand nombre d'adjectifs, de verbes et de locutions verbales pour chaque entrée.

4501, rue Drolet  
Montréal (Québec) H2T 2G2  
Téléphone: 514-842-3481  
Télécopie: 514-842-4923  
Courriel: [francel@guerin-editeur.qc.ca](mailto:francel@guerin-editeur.qc.ca)  
Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

Le **GRAND**  
*Dictionnaire*  
des  
**COOCCURRENCES**

Beauchemin et filles

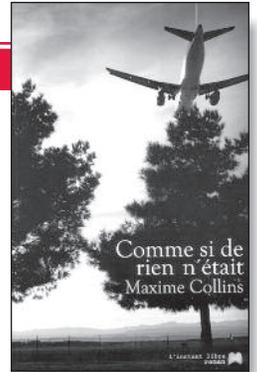
Guérin

Le **GRAND**  
*DICTIONNAIRE*  
des  
**COOCCURRENCES**

Beauchemin<sup>+</sup> et filles.....

ISBN 978-2-7601-7102-2  
800 pages

**BEST-SELLER**



plus d'une occasion office d'informateur, en décrivant par exemple la vie dans les chantiers de Chandler en 1940, avec l'horraire de travail des bûcherons, le menu des repas, le « charroyage » du bois, le glaçage des chemins de halage, la drave, le Noël au camp... Cette information s'ajoute à l'abondance généralisée des détails et fait de *L'amour en bandoulière* une sorte de reportage, avec carte géographique des lieux mentionnés à l'appui : soutenu par la « mémoire phénoménale » d'Antonio, le narrateur raconte ses quatre ans de vie de déserteur, incluant des épisodes non essentiels au développement de la diégèse et faisant intervenir, en fréquentes cascades, des dizaines de personnages accessoires.

Sur le plan formel, *L'amour en bandoulière* offre une langue ordinairement correcte, quoique non suffisamment épouillée, notamment, de formules répétitives : Léopold « éclata de rire. Son rire devint contagieux et les deux hommes se laissèrent aller dans un fou rire incontrôlable » ; on a aussi droit à « des planchers auxquels il manquait plusieurs planches » et à une « chevelure bouclée qui tombait en immenses boucles sur ses épaules »... (Je souligne.)

L'apologie de la désertion peut certes se concevoir et se dire. Pareillement, la pitié filiale est une vertu qui peut légitimement conduire à l'expression du « respect et [de] l'admiration » éprouvés pour un « homme de cœur ». L'une et l'autre ne sauraient toutefois, d'elles-mêmes, faire éclore une véritable œuvre romanesque.

Jean-Guy Hudon

## Premier roman

**C**omme si de rien n'était est le titre du premier roman de Maxime Collins. *Comme si de rien n'était*, c'est aussi une manière de dire : faire semblant, faire comme si.

Quatre amis, quatre départs, quatre solitudes : des bouts de vie, des éclats de jeunesse, des rêves et des faux pas. Chacun des chapitres du roman étant consacré à l'un des quatre personnages, celui-ci se présente presque comme un recueil de nouvelles, composé de quatre histoires bien distinctes, comme autant de souffles issus de corps courant à leur perte, mendiant désespérément l'amour. Puis, surgissant çà et là au milieu de tous ces bouts de vie, de tous ces bouts de chemin, le regard et la voix d'un *je*, étrange, absent : fil coupé ou indéfectible lien, cela importe peu dès lors qu'on a compris que peu de choses au fond nous lient aussi fort aux êtres qu'on a aimés que l'absence elle-même.

Oui, c'est peut-être toujours autour d'une absence, d'un départ, d'un manque que les êtres humains se rassemblent, c'est du moins ce que laisse entendre l'auteur. Mais de quel type de rassemblement s'agit-il ici ? Du souvenir des proximités passées ? De retrouvailles masquées ? Comment faire admettre aux amis d'hier que la personne que l'on est devenu n'a plus rien à voir avec eux – plus rien à voir, peut-être, avec soi-même ? Comment reconnaître qu'on s'est cassé la figure, que vivre pleinement, c'est essentiellement ça, de toute façon : se casser la figure, perdre la face, tomber tête la première dans la réalité du temps qui passe et blesse, et souille.

Ils sont à cette croisée-là, les quatre amis de *Comme si de rien n'était* : ils apprivoisent, d'une part, le vide qui les lie l'un à l'autre et, d'autre part, celui qui les fait, qui les tient, c'est-à-dire le passage du temps, toutes les traces que celui-ci laisse en passant, les creux, les rides, les blancs – la vie, toujours collée à soi, et ce, manque ou pas. Cette vie, morte de trouille à l'idée de ne pas être à la hauteur de tout ce qu'on en attend. Cette vie qui, déjà, nous fuit, nous glisse entre les doigts, nous met dans de sales draps ; bref, se joue de soi comme soi, des autres.

Alexandre Lizotte

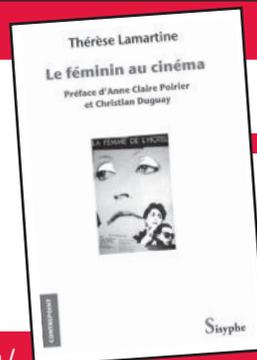
**Maxime Collins**

**COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT**

Transit, Montréal, 2010, 110 p. ; 17,95 \$

## Thérèse Lamartine

Des classiques, des petits bijoux demeurés secrets, des perles impertinentes, des postulats réconfortants, mais aussi des coups de gueule et des coups de poing. Et plusieurs coups de cœur. Les femmes sujets au cinéma, devant et derrière la caméra, voilà le propos de ce recueil.



## Le féminin au cinéma

Préface d'Anne Claire Poirier  
et Christian Duguay

Une sélection de cent films réalisés par des femmes ou des hommes offrant un point de vue original sur les femmes.

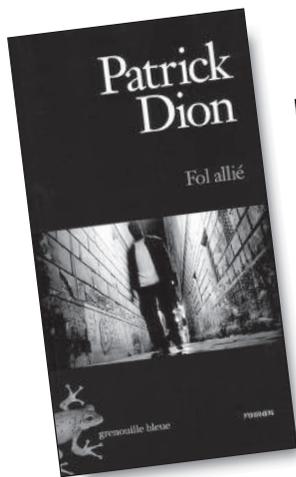
Essai – 154 pages – 12 \$  
ISBN : 978-2-923456-17-1

Les éditions Sisyphes — [editions\\_sisyphes@yahoo.ca](mailto:editions_sisyphes@yahoo.ca) /

<http://sisyphes.org/editions/>

4005, rue des Érables  
Montréal, QC, H2K 3V7

roman, roman historique



**Patrick Dion**  
**FOL ALLIÉ**

Grenouille bleue, Montréal, 2010,  
212 p. ; 22,95 \$

Il arrive parfois qu'une rupture amoureuse provoque chez celui qui la vit, la subit, une véritable rupture de son être – la révélation d'une faille, l'avènement d'une béance : sa vie. C'est à l'histoire de cette défaite que nous convie Patrick Dion dans son roman *Fol allié*. Le narrateur, en effet, entreprend, après le départ de l'être aimé, de s'entendre tomber dans le vide. En chute libre : c'est ainsi qu'il parle, déparle, s'adressant tantôt à lui-même, tantôt à un ami parti à l'étranger et qui jamais ne lui répond.

Par moments pur cri, par moments appel au secours, imploration ou confession, l'écriture devient alors le lieu de toutes les remises en question, de tous les délires, de toutes les confrontations surtout : avec soi-même d'abord, c'est-à-dire avec le vacarme des souvenirs qui tournent dans la tête de l'abandonné – et la lui font tourner également. Mais, comme un abandon ne vient jamais seul, le drame ne s'arrête pas là. Absence du père, blessures d'enfance, usage douteux d'autrui comme bouée de sauvetage, passion de la fuite : voilà autant de pans de son être, de son histoire, que le narrateur casse, recolle, recasse, retournant sens dessus dessous

chacun de ses comportements amoureux, ceux-là même qui, ultimement, l'ont jeté dans sa présente et terrifiante solitude.

La plume de l'auteur ne manque certes pas d'intensité. Celui-ci manie bien la langue, maintenant par ailleurs un rythme assez près du flux de conscience. Enfin, à l'image des rapports amoureux ou conjugaux de notre époque où les êtres sont comme tout le reste des objets de consommation, le langage est souvent cru, frôlant l'impudeur. Mais n'est-ce pas là justement l'intention de celui qui s'adresse à nous que de mettre à nu sa « blessure d'amour masculine », que de traduire en mots le silence qu'on garde d'habitude pour soi, littéralement retourné contre soi ?

Alexandre Lizotte

**Gil Courtemanche**  
**JE NE VEUX PAS MOURIR SEUL**

Boréal, Montréal, 2010, 154 p. ; 19,95 \$

Sa femme le quitte et on lui annonce un cancer du larynx : hélas ! c'est l'heure des bilans qui vient de sonner. Difficile, dans cette autofiction, de faire le partage entre regrets, accusations, apitoiement et culpabilité. Le narrateur y fait, certes, de douloureux constats : « Je sais dorénavant, mais il est trop tard pour le mettre en pratique, que nulle attention, nulle assiduité, nulle fidélité, pas un magret de canard à

l'anis étoilé ou un rognon à la moutarde ne remplacent la main qu'on tient, le baiser ordinaire, l'épaule qui accueille la tête fatiguée, le bras qui entoure la femme frileuse. Savoir inutile ». Voilà un homme démuni devant son impuissance à refaire son passé. Le diagnostic d'un cancer, un peu comme la rupture amoureuse, marque le début d'une souffrance qui, bien avant de s'inscrire dans le corps, colonise tous les aspects d'une vie. C'est l'éminence trop soudaine de l'inéluctable et l'urgence de faire la paix avec soi-même pour pouvoir mourir pacifié : « Je suis devenu misanthrope. Quelle tragédie que de vivre misanthrope, quelle aigreur ! Si je meurs, je ne veux pas mourir en colère, et si je vis, je ne veux pas haïr durant des années sous prétexte que je suis malheureux ». La mélancolie est le registre du dernier livre de Gil Courtemanche.

Ce livre a créé chez moi une certaine gêne car, ici, l'amour inexprimé s'exprime... trop ? mal ? Cette longue confidence ressemble à une autoflagellation dont on n'aime pas être le témoin. C'est comme si on épiait, l'oreille bien appuyée sur la porte, les confidences d'un patient à son psychologue. Il n'y a plus, ici, aucune frontière entre le public et le privé. Néanmoins, *Je ne veux pas mourir seul* est un témoignage d'une émouvante sincérité et un déchirant cri du cœur. Un peu plus brisé qu'avant, mais vivant, il reste au narrateur un deuil à faire, une réalité à accepter et un sursis pour entamer le travail de réparation qui lui permettra de profiter des infimes moments de bonheur que la vie nous réserve à tous.

Sylvie Trottier

**Monique Pariseau**  
**JEANNE BARRET**

PREMIÈRE FEMME AYANT ACCOMPLI,  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, LE TOUR DU MONDE  
DÉGUISEE EN HOMME  
Marcel Broquet, Saint-Sauveur, 2010,  
329 p. ; 27,95 \$

Jeanne Barret, le personnage éponyme du roman historique de Monique Pariseau, est cette jeune femme de 27 ans dont l'originalité fut d'avoir été, comme le dit



le sous-titre, la « première femme ayant accompli, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le tour du monde déguisée en homme ». Malgré une ordonnance interdisant la présence d'éléments féminins sur les vaisseaux du roi, elle réussit à convaincre son maître Philibert Commerson, botaniste et chirurgien, de l'accompagner comme valet et assistant sur la flûte *L'Étoile*. Sous le nom de Jean Barré, elle fait donc partie de l'expédition de 1766-1769 du comte Louis-Antoine de Bougainville. Des rumeurs circulent bientôt sur la nature des relations entre le maître et son serviteur et sur la véritable identité sexuelle du jeune matelot imberbe. Mais Jean Barré s'avère un auxiliaire hors pair et un membre d'équipage énergique et courageux au cours d'un voyage ponctué de tempêtes, de vents contraires, d'avaries multiples au bateau, d'herborisations nombreuses, de rencontres avec des peuplades tantôt accueillantes, tantôt hostiles... La supercherie est finalement découverte dans l'île de Tahiti, en avril 1768. Après réflexion, le comte décide de ne pas châtier le coupable et de lui permettre de poursuivre le périple « selon [s]a véritable nature ».

Pour la partie historique de cette première expédition française autour du globe, Monique Pariseau prend appui sur la relation de voyage de Bougainville et sur des études concernant la navigation et les explorations maritimes du passé, comme l'indique une bibliographie de quinze titres. L'auteure inclut également divers documents : une carte géographique, des illustrations d'époque, le texte de l'ordonnance royale de 1689... Comme œuvre littéraire, cependant, le roman n'emporte pas toujours, beaucoup s'en faut, l'adhésion du lecteur en raison, surtout, de fréquentes longueurs. Qu'il s'agisse de décrire un orage, une leçon d'écriture et de lecture, une séance d'herborisation ou encore l'indifférence de l'équipage lors des obsèques d'un aumônier peu apprécié, le texte a tendance à faire du surplace ; et ce, en n'évitant pas toujours les pléonasmes ni les répétitions lexicales : « Elle avait l'impression de n'avancer que sur de l'incertain, que sur ce qui n'a pas de certitude » ; « [...] elle

## Superbe !

Avec *Invisible*, le romancier new-yorkais signe l'un de ses meilleurs textes. On y trouve certains de ses thèmes fétiches, tels le secret, le doute, la paranoïa, la fuite ou le travail d'écriture, mais sans impression de déjà-vu. Au contraire, il émane d'*Invisible* un charme que n'avaient pas *Seul dans le noir* ou *Dans le scriptorium*, deux récits pourtant très réussis. En déplaçant à diverses reprises le motif central de l'action dans *Invisible*, Paul Auster se montre, 25 ans après *Cité de verre*, au sommet de son art.

*Invisible* débute comme une confession, puis évolue en thriller et en quête de vérité. En 1967, Adam Walker étudie la littérature anglaise à Columbia. Un soir de fête, il rencontre un mystérieux couple français, Rudolf Born, un politologue invité à la School of International Affairs, et sa compagne Margot. Sans autre forme de préambule, Born propose à Walker de lui financer un magazine littéraire. Surpris, Walker accepte pourtant cette proposition extravagante et se lie d'amitié avec le couple. Leurs relations prennent bientôt une tournure imprévue avec le meurtre d'un jeune Noir à Central Park. Puis, Auster brouille les cartes. Le récit change de narrateur et d'époque. Ce sera un ancien confrère de Walker, James Freeman, devenu auteur à succès, qui assumera la suite de la narration à partir d'un manuscrit que lui a laissé Walker.

À l'origine, Auster voulait diviser son histoire en trois tranches de vingt ans : 1967, 1987 et 2007. On peut se réjouir qu'il ait changé d'idée, car la structure bouleversée du roman le rend profondément original. Qu'y a-t-il d'« invisible » dans ce livre, sinon le dur labeur de l'écrivain ? Sous des dehors de prose simple et limpide, Auster a dissimulé un dispositif narratif compliqué à souhait et qui, comme l'indique la quatrième de couverture, constitue une « superbe variation sur 'l'ère du soupçon' ». Superbe ? le mot est faible.

Patrick Bergeron

**Paul Auster**

**INVISIBLE**

*Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf*

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2010, 294 p. ; 29,95 \$

comprit pour la première fois la force du lien qui unissait les marins à leur bateau. Ils sont indivisibles. Si l'une des deux parties était malade, l'autre l'était tout autant. Les hommes et leur bateau étaient comme des frères siamois, ils étaient soudés l'un à l'autre. L'un ne pouvait vivre sans l'autre. Les marins étaient les organes vitaux du bateau [...] ». Ailleurs des anomalies surgissent : une erreur de date (1768 pour 1767), des coquilles (« péri-mée » pour « périnée »), des tournures fautives (« Il n'y avait pas que de l'odeur

de la terre dont elle s'était ennuyée »), des gaucheries (des « cartes [...] qui représentaient tout aussi si bien la partie du détroit qu'ils avaient franchie »), des emplois tordus (« Elle s'était ressassé de tout cela avant le départ »), des hésitations sur le genre adopté pour le personnage de Jean Barré...

Bref, *Jeanne Barret* est un roman digne d'intérêt, qui aurait cependant demandé plus de vigilance dans la formulation et un meilleur resserrement narratif.

Jean-Guy Hudon